

# DIX POUR SANG

Mathilde Hinault

Éditions ThoT  
Roman



Née en 1978 à Nantes, Mathilde Hinault grandit dans l'ouest de la France. Avide de nouveaux horizons, elle migre à vingt ans vers la région lyonnaise. Littérature ou sciences ? Un choix cornélien... Elle choisit finalement la biologie et devient professeur de Sciences de la vie et de la terre. Quand elle n'enseigne pas, elle voyage. Et quand elle explore le monde, c'est toujours avec un carnet à la main. À travers des ateliers d'écriture, elle s'essaie à différents styles, des nouvelles, des romans, parfois sombres, souvent psychologiques. *Dix pour sang* est son premier ouvrage.

1. LÉA



C'était il y a deux jours. Il était à peine dix-huit heures quand j'ai franchi la porte d'entrée. J'ai croisé Maël dans le salon, tout juste le temps de lui demander comment s'était passée sa journée à l'école et j'ai couru préparer le repas avant d'aller chercher Pauline à la danse. Comme tous les soirs, chaque minute est comptée. À dix-neuf heures trente, Raphaël a franchi le seuil de la porte, le téléphone à la main, absorbé par ses mails professionnels, il a à peine posé un regard sur moi. Sans un mot, d'un geste de la main dirigé vers la chambre de notre fille à l'étage, je lui ai passé le relais. C'était son tour à présent, à lui la petite histoire du soir et le rituel du coucher. Titubant dans le couloir avec le panier de linge sale qui débordait, je suis passée devant la chambre de Maël. Il ne me voyait pas ; je l'ai observé sans bruit, il était prostré par terre sur son tapis bleu, les jambes repliées, comme s'il cherchait à se protéger.

Depuis un moment déjà, je vois sa tristesse, mais je cours sans cesse, je n'arrive pas à me libérer pour en discuter calmement avec lui.

J'ai entrebâillé la porte délicatement.

— Ça va ? Tu as l'air inquiet ?

Il est si fragile, si émotif, si sensible, j'aimerais l'aider à souffrir moins.

— Ça va.

— Ça n'a pas l'air, dis-moi ce qu'il y a.

— C'est rien, c'est juste ce week-end, chez papa, avec Marie, ils n'ont pas arrêté de se disputer.

— Ça arrive les conflits dans un couple, ne t'inquiète pas. Ce qui se passe entre Marie et ton père, ce sont leurs histoires d'adultes, ils vont les régler, ne t'en soucie pas.

— Oui, mais ils en ont parlé pendant deux jours et tu sais pourquoi ? À cause d'une voiture qui n'a pas mis son clignotant au rond-point. Papa l'a poursuivie pour lui donner une leçon et il lui a fait un tête-à-queue.

À ces mots, mes intestins se sont noués, j'ai eu un flash : j'ai revu Maël, tout petit, un mois à peine, allongé dans son berceau à l'arrière de la voiture. Il faisait très chaud, c'était l'été de la canicule. Il portait un body rayé bleu et blanc. Son père, Olivier, conduisait et suivait lentement un vieux monsieur. Il n'allait pas assez vite. Je sentais la pression monter dans l'habitacle de la voiture. Une ligne droite s'est annoncée devant nous. Elle était courte. Il a rétrogradé et décidé tout de même de doubler ce véhicule. Mais c'était trop juste, un camion est arrivé en face, le vieux monsieur n'a pas ralenti pour nous laisser passer, je ne suis même pas sûre qu'il nous ait vus. De justesse, Olivier est passé en risquant notre vie, la mienne, celle de Maël. Il

avait notre destin à tous les trois entre ses mains. Il s'est vu alors porteur d'une mission divine : donner une leçon à ce pauvre vieillard. Il s'est arrêté sur le bas-côté, a laissé passer devant nous cet homme âgé au volant de son auto, puis l'a poursuivi en le collant sur des kilomètres et des kilomètres qui n'en finissaient plus. Olivier a accéléré, puis freiné puis de nouveau accéléré en tentant de toucher son pare-chocs. Paniquée, au-delà de la crainte de mourir ce jour-là, j'ai eu peur pour mon fils, pour sa vie avec un père qui allait le terroriser. Notre véhicule s'est arrêté à un stop. Sans réfléchir, j'ai retiré les clés du contact, j'ai ouvert la portière et j'ai couru, couru, je ne sais où, mais je voulais fuir ce cauchemar.

Olivier m'a rattrapée, m'a plaquée contre un muret, a agrippé ma main et l'a frappée contre le béton.

— Si j'ai besoin de te casser le poignet pour récupérer les clés, je le ferai sans hésiter.

Il m'a saisie par la gorge qu'il serrait fermement tout en continuant de me briser les doigts. J'ai pensé à mon enfant, seul à l'arrière de la voiture, alors j'ai lâché les clés.

C'était le premier acte de la pièce dans laquelle pendant dix-huit mois j'allais jouer, sélectionnée d'office sans audition préalable.

Dix ans ont passé, et voilà que l'histoire se répète avec une autre. Après ce que m'a raconté Maël l'autre soir, toute la haine que j'ai réussi à transformer en indifférence est remontée par mon estomac. J'ai envie de vomir.



Depuis deux jours, je suis totalement abattue, à la fois affaiblie et découragée. Je repense à Olivier, je replonge dans le calvaire qu'il m'a fait vivre. Je revois, comme si c'était hier, son jeu de pouvoir et de manipulation.

C'est un prédateur, il procède toujours de la même manière. Il se présente d'abord comme une victime auprès de sa proie ; la vie ne lui a pas fait de cadeau. Il est doux, attentionné. Elle perçoit qu'à l'intérieur il bouillonne, mais ça n'a pas toujours été facile pour lui, alors elle veut l'aider. Lentement, insidieusement, il l'éloigne de ses amis, ensuite de sa famille, qui ne la comprend plus, qui selon lui pourrait même devenir nuisible pour elle. Une fois isolée, il l'achève.

La vie a repris son cours. Maël retourne un week-end sur deux chez son père ; je tente de savoir si l'ambiance est meilleure, mais il reste discret. Je crois qu'il a peur, s'il me parle, non seulement de trop m'inquiéter, mais surtout de mettre en péril le peu d'équilibre qu'il reste là-bas. J'essaie de ne pas y penser, je garde néanmoins cet évènement dans un coin de ma tête. Les dimanches soir quand je vais chercher Maël chez eux, je suis vigilante, j'observe chacun de leurs gestes, chacun de leurs regards et de leurs mots échangés. Les phrases sont courtes, le ton est ferme pour Olivier, les mouvements sont hésitants, le sourire est fragile pour Marie.

Lorsque j'explique à Raphaël mon malaise par rapport à la tension que je perçois là-bas, il me chante toujours la même rengaine :

— Arrête Léa, arrête tout de suite, ce ne sont pas tes affaires, la vie d'Olivier ne te concerne plus maintenant. Oublie-le. Et pour ce qui concerne Marie, tu n'es pas Sœur Emmanuelle.

Il aimerait tellement que je m'affranchisse de ce passé. Mais comment faire semblant de ne rien voir ? Comment ne pas

remarquer ce col roulé que portait Marie l'autre soir ? Que cachait-elle dessous, des marques de strangulation de la veille ? Comment ne pas apercevoir le frémissement de ses mains quand Olivier lui adresse la parole ? Comment ne pas être troublé par son agitation quand il lui demande un service ? A-t-elle si peur des représailles si elle ne fait pas correctement ce qui lui a été réclamé ? Comment ne pas voir ses yeux de soumission face à son maître ? Je reconnais ces signes discrets de la maltraitance. Dois-je accepter d'être simple témoin du spectacle qui se joue devant moi sans réagir ?

Je ne peux pas la laisser s'enfoncer dans l'enfer qui a été le mien il y a quelques années. Je sais aussi que je ne peux pas arriver, dire à mon ex-mari ses quatre vérités et partir. Le contrarier serait trop risqué pour elle, le châtiment risquerait d'être à la hauteur de mes mots. Je veux d'abord lui signaler qu'elle n'est pas abandonnée, qu'elle peut compter sur moi si elle veut de l'aide, mais nous sommes rarement seules toutes les deux : il rôde toujours dans les parages. Alors je me contente de lui lancer un regard appuyé pour lui montrer que je suis au courant. Je sais qu'au fond je ne pourrais pas décider à sa place.

J'entends ce que me dit Raphaël : je ne peux pas sauver toutes les femmes en danger, je dois aspirer à une vie plus sereine désormais. Je l'écoute, je comprends son point de vue, mais mon corps tout entier, mes tripes me font signe d'intervenir.

— Je t'aime fort, fort pour toujours, toujours, mon petit prince.

C'était la phrase que je lui glissais chaque soir au creux de l'oreille au moment du coucher, depuis que nous avions échappé à son père lorsqu'il avait à peine deux ans.

— Moi aussi, maman.

— Tu sais que je serai toujours là pour toi.

— Mais oui, répondait-il un peu agacé en s'emmitouflant sous sa couette.

Malgré son âge, je ne pouvais me résigner à rompre ce rituel, peut-être par superstition, de peur que le malheur ne refrappe à notre porte.

Cet après-midi, j'avais une petite course à faire avant d'aller chercher Maël chez son père. Pauline a un anniversaire mercredi. J'en ai profité : sur la route, il y a un magasin qui est ouvert le dimanche.

J'ai mis du temps à me décider entre le petit sac rose pailleté et le kit de coiffure violet pastel pour sa copine. Je suis arrivée chez mon ex-mari un peu plus tard que d'habitude. J'ai trouvé Olivier hors de lui, le visage cramoisi par la colère. Je n'ai même pas essayé d'en deviner la raison ; je me rappelle qu'à l'époque il se mettait dans une fureur extrême pour un rien, un clou mal positionné dans un mur, un abat-jour difficile à fixer, le retard d'un train de quelques minutes à la gare, un mot maladroit prononcé. Un jour, pour lui donner un coup de main et surtout éviter une crise, je lui ai apporté un tournevis ; malheureusement pour moi, il n'était pas de la bonne taille. J'ai reçu en guise de remerciements reproches et insultes. Même face aux bonnes intentions, il distribuait le mal.

Alors ce soir, j'ai pris rapidement Maël par la main, les chaussures non lacées, et je l'ai entraîné dans la voiture. Une

fois mon fils attaché sur le siège passager, j'ai pris l'excuse des toilettes pour retourner dans leur maison. Je suis passée furtivement près de Marie et je lui ai glissé tout bas :

— Fuis !